

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Obombre (roman)

Hubert Aquin

Volume 23, Number 3 (135), May–June 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60276ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Aquin, H. (1981). Obombre (roman). *Liberté*, 23(3), 16–24.

*C'est à Andrée Yanacopoulo que nous devons de pouvoir publier ce texte, ainsi que les notes manuscrites qui l'accompagnent et qu'elle a bien voulu déchiffrer pour nous. Nous l'en remercions sincèrement. On pourra d'ici quelque temps retrouver cet inédit, avec d'autres plans d'ouvrages et plusieurs notes de travail, dans l'édition critique — en préparation — des œuvres d'Hubert Aquin ; nous remercions donc, en plus d'Andrée Yanacopoulo, tous les co-directeurs du projet qui avec elle ont généreusement accordé à Liberté l'autorisation de publier ici, en les précédant, Obombre.*

*R.L.*

*Le commencement n'est le commencement qu'à la fin.  
Schelling*

Tous les artifices de l'intrigue ne feront jamais oublier au lecteur que derrière cet écran de décombres se cache une pauvre loque qui se prend pour Dieu. Toute intrigue est dolosive, tout personnage une imposture, Roméo est un psyllé, Jocaste une folle superflue, Claudius un piètre exemple d'épiclérat. . . et moi je ne suis qu'une vierge écrivante. Mais j'ai perdu le goût d'affabuler et me voici nu d'une nudité plate et essentielle. J'ai fini de plastronner, ami, car j'entreprends à l'instant même mon dernier livre. Quand tu liras ces lignes, je serai déjà absent ; et si je n'ai pas encore décroché, ce sera tout au plus une question d'heures ou de jours, car, à vrai dire, il me presse de te trahir. Si ce livre me représente, c'est uniquement dans la mesure où tu le fais accéder, par la photogénie des cadratins de cette page, à la vie de ta pensée. C'est toi qui vis, lecteur, et non pas moi, non plus moi ! Rien de moins métaphorique que cette dernière phrase.

En ce moment, je renifle péniblement. Depuis plus d'une heure, je suis étendu sur le lit, les yeux ouverts. La chambre 2023 du Park Lane de Chicago est contenue dans ma rétine lucifuge, tout comme la conscience est contenue dans ce qu'elle contient. Dehors : tempête, vent, rafales, neige continue. Tout dérive. Lustration du conscient. La vie de l'écrivain couché sur le dos se déploie selon la métrique de l'œil droit d'Horus. La vitre de la chambre est givrée. Fascination de l'isthme. O double mort inarrivée ! J'ai peur pourtant. . . Je me disloque, je n'en finis plus de me prolonger dans toutes les rues de Chicago et de

fuir, mais qui ? Ma course n'a rien à voir avec l'excursus ambulatoire d'Adriaen sur les bords voûtés de l'Oudegracht.

Ma main gauche s'est remise à trembler ; elle me rappelle que j'ai vieilli et qu'une atrophie diffuse me métamorphose en ce que j'ai horreur d'être et que je continue encore à être. L'invisible réalité a perdu en netteté ce qu'elle a gagné en tristesse. Les flocons de neige qui masquaient l'ennemi à mes frères de 1837 voilent l'eau bleue du Michigamme. Je reste seul avec ma main et je la regarde. Presque morte, nouée vers l'intérieur, plus pâle que la droite et déjà couverte de clous de cercueil, ma main gauche se meurt sans grâce.

Non ce n'est pas la vie qui console de la mort, mais bien la mort de la vie. Je le sais d'une science certaine, inébranlable, corporelle, mais j'attends. Et pour tromper mon attente je creuse un canal autour de l'hôtel Nijenhuis et, non satisfait de faire dériver le vieux Rhin, je construis des voûtes sur chaque rive du canal et j'arpenle leurs toits bombés. Je décolle au-dessus des pavés, je suis aérien. Je vole, oui ! L'eau vole et je coule, planaire, dans l'air glacial de novembre 1837. . .

Lecteur, ne t'épuise pas, ne cherche pas hors du mot à mot que je te propose le sens de mon discours. Je fais partie de ces écrivains qui croient que tout se résume, qu'aucune histoire n'est incompressible. Tout ce qui se mesure passe, tout ce qui se raconte se résume. Tout est traversable. Et il me faudra bien, je le pressens, m'acquitter de ce devoir et résumer d'avance le livre que je viens tout juste de commencer. C'est plus sûr, de la sorte, car si j'échoue à le conduire à sa forme finale, ce résumé attestera de mon projet initial. Mais j'hésite à commencer à l'instant même le résumé comme si je redoutais, au terme de cette recension anticipée, de sombrer dans le néant. Je me laisse encore un peu de temps. Je diffère, j'hésite. . .

Ma main gauche me regarde. Décidément, je ne m'habituerai jamais à cette partie de moi-même. Je voudrais la dérober au regard des autres, l'enfouir sous des aulnes de serge opaque ou alors qu'on m'ampute ! Mais ce n'est pas seulement la main gauche qui vieillit, j'en sais quelque chose. Passe encore la sécheresse du visage, l'affaissement des traits, mais cette fébrilité musculaire qui ne cesse de s'accroître et de me fragmenter insidieusement en plusieurs pans asymétriques, comme si mon principe d'identité était fracturé de partout ! Ma frange me tient

lieu d'être ; je ne suis que mon halo, réduit à quelque chose d'aussi flottant que ma propre marge hylétique. Là encore je délire un peu, car ce que je perçois maintenant comme une dentelle vaporeuse dans laquelle je nage est peut-être la seule forme de réalité à laquelle je n'ai jamais accédé. Trop tard pour vérifier et constituer des preuves faute d'autre chose, je suis prisonnier de mon schéma final, noyé dans le *Verschwammenheit* qui me tient lieu de réel. La conscience produit sa propre reverberation et moi, pris de vertige, je perçois que l'incertitude qui me détruit est la modalité prévalente de mon incarnation. Ne te laisse pas décourager, lecteur, par cette surcharge de néant qui me donne le vertige et me précipite vers toi.

L'auteur est absent, mais son ombre encre chaque caractère. C'est moi la floculation granuleuse du livre qui n'existe pas. J'éjacule du noir. La détresse me guette, lecteur, ne me lâche pas tout de suite, car l'ombre est là, tout près, qui m'envahira et brisera ce délicieux clavier sur lequel je suis en train de jouer la noèse des noèses. Quelle heure est-il ?

Quand j'ai entrepris ce livre (tout livre est une fiction de conscience), j'avais un plan précis, une suite ordinale de séquences et, même plus, un code pneumatique pour coordonner cette inchoation, projection fusante qui me grisait d'avance et dont j'ai désormais la nostalgie. Ricordanza. J'ai la nostalgie d'un livre forjeté et inédit comme cela n'est pas permis de l'être. Et me voici en train d'écrire un livre à propos du livre que je n'ai pas écrit et qui pourtant a déjà commencé de s'effriter dans l'oubli et que finalement je n'écrirai pas, car celui que j'écrirai — si je l'écris et quand il sera achevé — ne sera plus vraiment conforme à son *modello*. Je m'éventre sur la page sans espoir d'y étaler cette matière vivace que j'ai si longuement portée et qui m'a fui. Tout m'a quitté : le plan de mon livre, ma pseudo-jeunesse, le vieux Rhin, Maria qui s'est réfugiée au Nijenhuis. Une transformation inexorable a fait de moi une ombre modelante, le néant de la conscience de son propre néant. Mon Dieu, je n'écrirai donc jamais ce livre que j'avais si patiemment échafaudé et dont je suis confiné à n'aligner que les débris littérables. Résidus, rues d'Utrecht, astroblèmes, canaux aux bords voûtés, la chambre du Nijenhuis où dort Maria, canules de l'Oudegracht, images nautiles enfouies depuis l'inondation de 839, archives

trempées, promenade d'Adriaen dans les nuits d'Utrajectum et retours incessants au découpage urbain de Gothembourg... (Pourquoi Gothembourg, pourquoi cette ville éloignée surgit-elle dans mon inventaire ? Je le sais, bien sûr, mais j'exposerai plus loin tout cela. Si je le faisais maintenant, cela n'avancerait rien. Sois patiente, je te dirai tout.) Oui, il me reste des débris de ce livre antérieur : souvenirs solifuges, segments déconnectés d'une romance, stigmates, phrases imbriquées dans le mica. Tout est détramé. Je tremble, mais seulement de cette main gauche qui se dresse illuminée dans la partie supérieure de mon champ. O vite la mort ! Car cette désintégration ostensible me fait vomir. Le tremblement cloisonnaire se décroisse et c'est tout mon corps qui, par contamination, est aux prises avec une tempête qui m'épuise. Je n'en peux plus. Écrire passe encore, mais survivre à ce qu'on a voulu écrire et qu'on n'a pas encore réalisé et qu'on ne pourra peut-être que résumer faute de le faire, c'est dur. Le livre que j'avais projeté s'égrène déjà au passé simple et file entre les doigts inertes de ma main gauche. Quoi capter avec cet instrument ossifié ? Que restera-t-il d'ici peu de l'histoire d'Adriaen et de Maria ? Que reste-t-il d'Utrecht ? Déjà les dérivations du Rhin se sont légèrement déplacées vers le nord-ouest et le fleuve se jette plus lentement dans la mer du nord. Et moi je coule à la dérive dans l'immense flot indifférencié qui prend la forme d'un delta. Tout s'y précipite. Fosse inversée, entonnoir de néant, cuvette mississippienne dans laquelle se distille tout ce qui s'instille et où tout ce qui était n'est plus tout à fait de la même façon. Gant de la Baltique. Temps gnossien. Muss es ein ?

Je crois bien que cette fois je décroche pour de bon. Voici que se rompt l'étoffe de mon âme et que je me laisse aller en cascates diffuantes dans la mer du Zechstein et dans les canaux ambulacraires de l'inédit. L'amour est-il nécessaire ? Non, pas plus que le Nil, pas plus que le multiple résolu, pas plus que le *sobornost* de Lermontov, pas plus que l'épicycle de Vénus, pas plus que les carcasses de l'Arsinaetherium, pas plus que la mort, non, pas plus que l'irréversible et sollicitante mort ! L'amour est-il vraiment nécessaire ? Non, mais comment expliquer sans lui la course nocturne d'Adriaen sur les quais d'Utrecht et la pénible démarche de l'écrivain qui cherche à reconstituer le roman qu'il a perdu et continue de perdre tout en l'inventant ? Il doit y

avoir en moi d'inépuisables réserves d'amour et une intarissable crue des eaux... Ritardando.

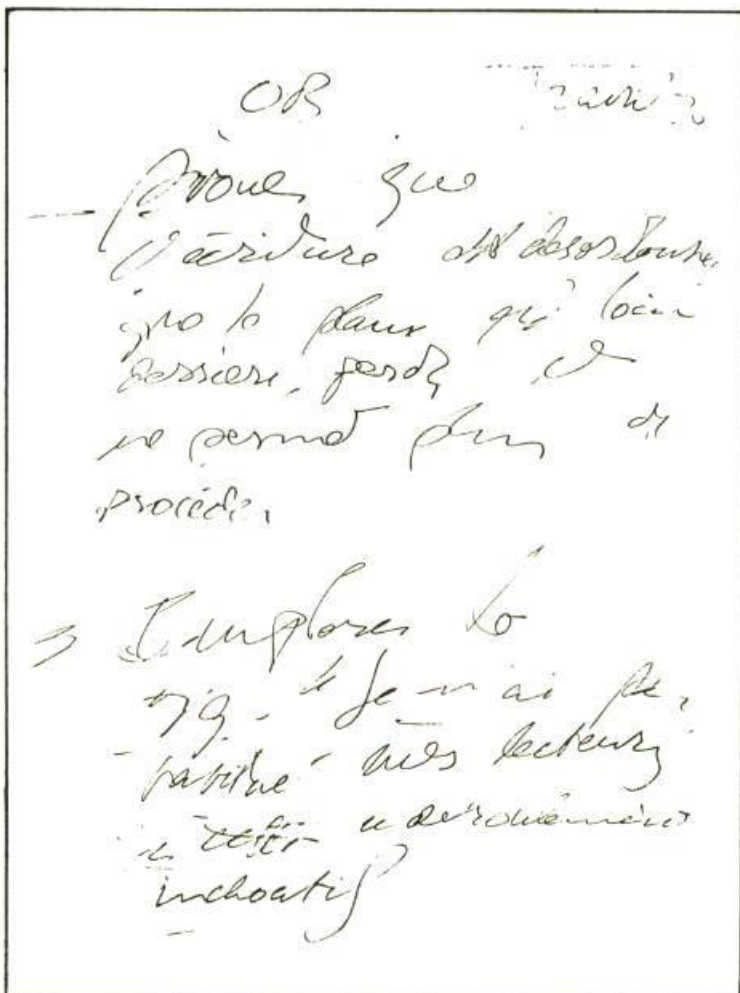
Chaque phrase de ce livre me rappelle la totalité de l'autre que je ne réussis pas à rattraper et qui m'apparaît encore plus grisant, plus émerveillant à mesure, sans doute, qu'il fuit en rétrovision. Passéisation du livre futur.

Chicago. La nuit n'en finit plus de commencer, elle s'installe en moi comme l'eau dans la pluie. Le lapicide ne voit que la nuit. Couché sur le dos, il récrit sans déranger une histoire qui n'avait pas besoin de lui pour se dérouler. Dehors le vent froid souffle la neige vers Montréal. J'aime cette nuit de novembre qui ne fait que débiter et que la lumière mettra une éternité à déflorer. Je pleure. Et je continue de m'inonder, masque poreux, avec l'eau douceâtre qui coule de mes pensées. Visage-delta. Si j'avais un nilomètre, je pourrais le planter dans mon œil gauche pour mesurer le débit de ma tristesse. Déjà noyé le nilomètre ! L'inédit aura finalement raison de moi... Mais qu'il est loin ce roman qui me hante : Adriaen, Maria, le Nijenhuis, l'Oudegracht, le delta bleu sombre... Jean de Salisbury disait : « Écrire vite, c'est conjurer le plagiat ». Mais Jean de Salisbury n'avait pas prévu la situation dans laquelle je me trouve en ce moment : écrire vite une histoire qui, à mesure que j'en reconstitue les composantes, se ralentit en moi. Et Dieu sait que j'écris vite, poignet garrotté, main gauche inerte et dressée au-dessus de moi comme un spectre démantelé. Je dois faire vite, boucler au plus tôt cette boucle que j'annonce et qui ne prend pas corps. Soudain il me vient à l'esprit d'écrire lentement ce que j'ai devisé lentement et de m'abolir par ce moyen, salut Jean, dans la douce léthargie du plagiat. Que ce serait agréable de piquer soigneusement toutes mes fleurs de style dans le jardin des autres et de confectionner par ce procédé de tout repos un livre inerte.

Pleurer me fait peur. Ce que je redoute, c'est une inondation continue, irrépressible et inépuisable comme si la source de ma tristesse se trouvait dans le ventre des montagnes et non pas sur la surface de leurs glaciers. J'ai peur de me transformer, sous l'effet de cette exsudation infinie, au milieu de moi-même et de me perdre. Delta incommensurable. Inondation d'Utrecht. Je suis la porte de la mort. Les arbres sont couchés par le courant dévastateur. Les toits d'Utrecht sont immergés. Délitement insensé. Cette fois, tout coule sauf le temps que je paralyse en écri-

vant. Je serai grignoté par des poissons et non par des vers si cela continue. Muss es ein ? Mon visage est une planche à poussière.

Écrire passe encore, mais se regarder en gros plan mal cadré dans une glace et découvrir la germination lacunaire de la peau faciale, l'échevèlement poreux de la main qui touche le miroir et du visage qui s'y trouve représenté, cela est intolérable. J'avale d'une seule lampée ma vie usée et ma mort. Sombre simultanéité. Miroir du miroir du miroir du roman écrit en 1842 par A.W. Nordenskiöld et dont l'action si lente se déroule à Utrecht en 1837. Pourquoi l'auteur, de Gothembourg, a-t-il situé l'action de son roman à Utrecht ? Les historiens de la littérature suédoise ne sont pas avares d'hypothèses à ce sujet : canalisations similaires à Utrecht et à Gothembourg, la généalogie néerlandaise possible (côté maternel) de Nordenskiöld, son obsession de l'univers poétique de Potgieter, etc. . . Mais tous ces systèmes ne réduisent pas vraiment le roman de Nordenskiöld à un théorème facile à déchiffrer.



OBOMBRE

12 avril 1976

— Avouer que l'écriture est désordonnée, que le plan (?) est loin derrière, perdu et ne permet plus de procéder.

— Implorer le V.G. (?). Je n'ai pas habitué mes lecteurs à ce déroulement inchoatif.

Dimanche  
31 octobre 1976

- Ce livre est d'abord lu avant d'être écrit.
- = Vite, dépêchons-nous d'en écrire le compendium, car cela est urgent ! — le livre pour qu'il soit au moins jusqu'à chose de cette lecture
- = Multiplier les instances d'abstraction (ou d'abysses).
- 100% d'emboîte vertigineusement

Dimanche 31 octobre 1976

- Ce livre est d'abord lu avant d'être écrit.
- Vite, dépêchons-nous d'en écrire le compendium, car cela est urgent ! — pour qu'il reste quelque chose au moins de cette lecture
- Multiplier les instances d'abstraction (ou d'abyme) — tout s'emboîte vertigineusement.

31.10.76

— concentrer le roman  
en sa propre  
recension

Il n'existe que  
fini, — l'autant  
plus infini

se lâcher dans cette  
recension qui devient  
une confession  
véritablement personnelle

31-10-76

— concentrer le roman en sa propre recension. Il n'existe que fini — d'autant plus infini. Se lâcher dans cette recension qui devient une confession vraiment personnelle.